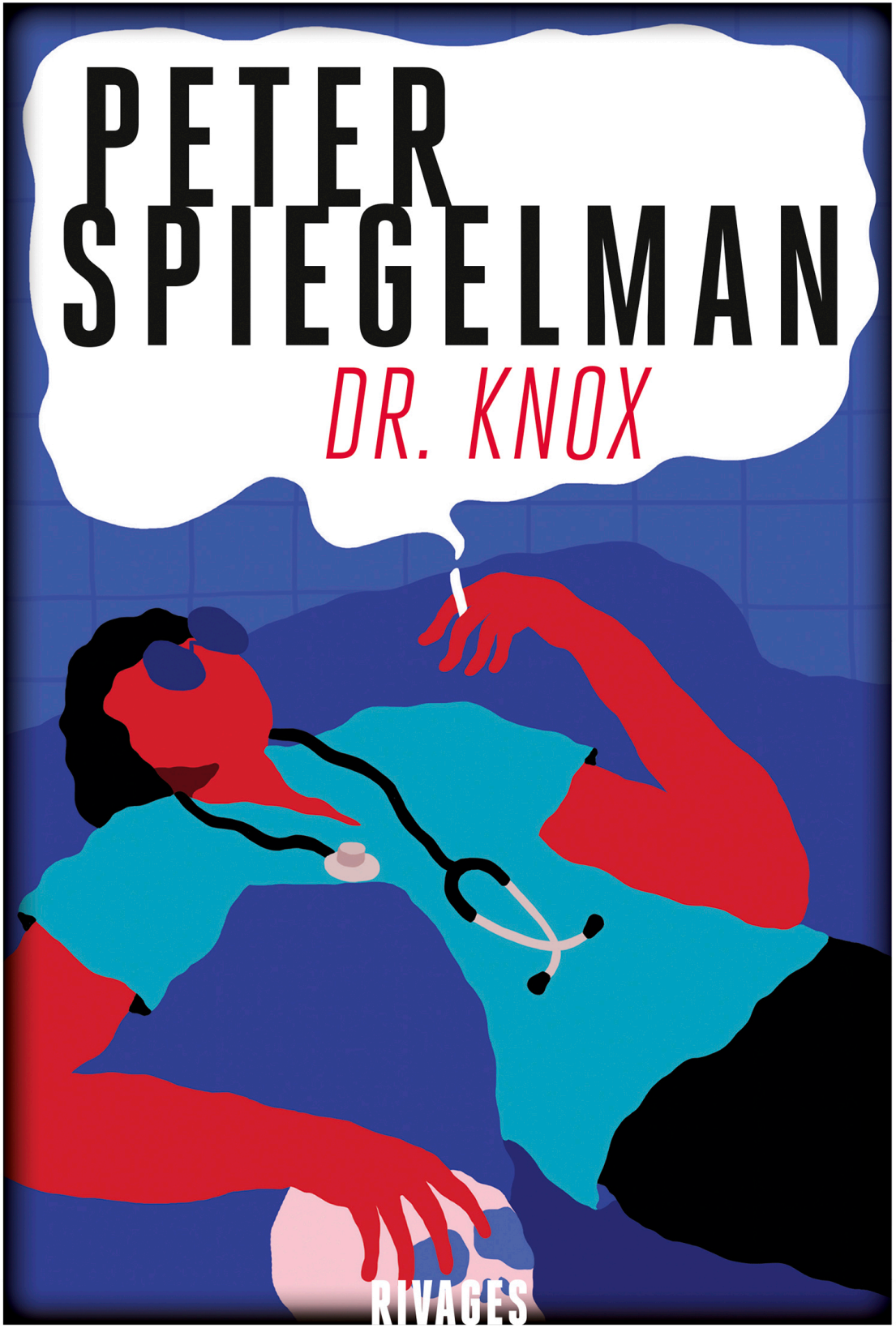
PETER SPIEGELMAN

DR. KNOX



RIVAGES

Le Dr Knox a fait profession de soigner les pauvres à Los Angeles. Son dispensaire, situé dans Skid Row — le quartier qui abrite le plus grand nombre de SDF aux États-Unis —, ne lui assure pas des revenus suffisants pour boucler ses fins de mois. Raison pour laquelle il ne recule pas devant les « missions », parfaitement illégales, que lui procure son ami Sutter, ex-soldat d'élite : des visites à domicile confidentielles chez des *people* en situation délicate. Un jour, le médecin trouve dans sa salle d'attente une jeune étrangère et son enfant malade. Lorsqu'il revient après avoir soigné le petit garçon, la mère a disparu. Knox se met alors à la recherche de la jeune femme. Une enquête en forme de croisade contre les riches et les puissants de la ville...

Peter Spiegelman commence sa carrière dans l'informatique et la finance, puis change de vie et se met à écrire. Son premier roman, fondé sur son expérience professionnelle, est publié par le prestigieux éditeur Knopf. Il entame avec *Dr Knox* une série policière originale, dans laquelle il cherche avant tout à brosser un portrait de Los Angeles démarqué des clichés hollywoodiens.

« Excitant et triste, déchirant et émouvant. À ne pas rater. »
Megan Abbott

« *Dr Knox* dépeint un tout nouveau Los Angeles, rendu dans un style sauvage et moderne. »
James Ellroy

PETER SPIEGELMAN

Dr. Knox

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Fabienne Duvigneau

Collection fondée par François Guérif

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages

sur payot-rivages.fr

Ouvrage publié sous la direction de François Guérif

Titre original : *Dr. Knox*

Couverture : illustration de Jose Mendez

© Peter Spiegelman, 2016
Published by Alfred A. Knopf, New York
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2018
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-4404-8

Pour Alice, Adam, et Ben.

On m’appelle et j’y vais.
C’est une route gelée
à minuit passé, une poussière
de neige cristallisée
sur le sillon des roues.
La porte s’ouvre.
Je souris, j’entre et
je me débarrasse du froid.

William Carlos Williams
« Complainte »

1

Je croyais que j'aurais fini ma journée après Mia. Elle avait les côtes marquées par des hématomes et une estafilade sur l'une de ses longues jambes pâles, qu'elle ne s'était pas faite en se rasant. Elle craignait de garder une cicatrice, parce que ça risquait de ne pas plaire aux clients. Rejetant ses cheveux noirs sur son épaule, elle m'a regardé en papillonnant de ses paupières fardées. « En même temps, y a des types que ça exciterait peut-être », a-t-elle déclaré. Sa voix était grave et rauque.

« Prenez-leur plus cher », ai-je suggéré.

Sa paume d'Adam tressautait quand elle riait. « Vous avez le sens du commerce, docteur Knox. Est-ce que j'ai besoin de points de suture ?

– Non, juste une piqûre antitétanos et des bandelettes adhésives. C'est Jerome qui vous a mise dans cet état-là ? » Jerome était le petit ami de Mia, son mac, et soi-disant fiancé. Il disait qu'ils se marieraient une fois qu'elle aurait été opérée, mais je pensais qu'il la baratinait. J'avais la quasi-certitude que Mia – au fond d'elle-même – le savait aussi.

Elle a battu à nouveau des paupières. « Il s'énerve un peu parfois, c'est pas grave…

– Jerome est un sale con.

– Il était furax parce que Azul a perdu contre les Tigres le week-end dernier et qu'il a paumé beaucoup de fric.

– Alors, c'est un joueur dépravé, un mauvais perdant, *et* un sale con, ai-je conclu en frottant un coton imbibé d'alcool sur son bras maigre. Le tiercé. Un de ces jours, vous allez vraiment douiller. »

Mia m'a fait un clin d'œil, puis a grimacé quand j'ai enfoncé l'aiguille. « *Aïe !* Vous allez me sortir de tout ça ?

– Je suis trop vieux pour vous.

– Oui, vous avez des kilomètres au compteur, mais vous vous en tirez plutôt bien. Vous êtes mince, le look surfeur vieillissant… ou moniteur de ski qui a de la bouteille. Dans les deux cas, ça branche les filles. Les mecs aussi.

– Vieillissant, je vous l'accorde. » J'ai collé un pansement à l'endroit de l'injection.

« C'est pas un souci, j'ai de l'énergie pour deux. » Mia a ri en agitant un doigt sous mes yeux. « Et regardez-moi ça… vous êtes pas trop vieux pour rougir.

– J'ai vécu dans un cocon.

– N'importe quoi. Il y a un côté dingue chez vous. » Elle a effleuré mon tatouage – une tresse tribale autour de mon biceps, juste au-dessous de la manche courte de ma blouse.

« Ça, vous l'avez eu à la bibliothèque ?

– C'était un manque de jugement passager. Veillez à garder la jambe bien propre.

– Je garde *tout* bien propre, a répliqué Mia. Chaque centimètre… » Après m'avoir adressé un autre clin d'œil, elle a filé.

J'ai regardé ma montre. Pas loin de dix-neuf heures. Presque fini.

Avant Mia, il y avait eu Greggie, un spectre au teint blême et aux cheveux gras, qui frissonnait, marmonnait dans sa barbe, et essayait régulièrement de ramasser des ordonnances chez les toubibs. Je lui avais offert de la B12, un sandwich, et une lettre de recommandation pour un centre de désintox

– comme chaque fois qu'il venait chercher de la drogue en prétextant un symptôme bidon –, proposition qu'il avait accueillie en se frottant longuement les mains l'une contre l'autre, avant de déclarer, *Allez vous faire foutre*. Toutes les deux semaines. C'était réglé comme du papier à musique avec Greggie.

Et avant lui, à la queue leu leu depuis la première heure ce matin, il y avait eu la sinistre procession des sans-abri. Sous des couches sédimentaires de vêtements en voie de putréfaction, j'avais découvert trois pneumonies, une conjonctivite, une diarrhée, quatre infections à staphylocoque, deux infestations de poux, des blessures par couteau, des contusions, des morsures de rat, et une infinie variété d'ulcérations de la peau dues à la crasse – chaque patient dégageant une odeur pestilentielle, si forte qu'elle me suffoquait comme une main plaquée sur mon visage.

Lydia Torres, mon infirmière et la directrice du dispensaire, appelait ça *le mal des passages souterrains*. Pour moi, c'était *le syndrome de San Julian*, d'après le nom de la rue voisine, dont les embrasures de portes et les coins de trottoirs étaient ce qui s'approchait le plus d'une adresse pour la plupart de ces gens. Le *syndrome de San Julian* : la lente désagrégation – parfois pas si lente – des malchanceux, des fous, des accros, des abîmés, des damnés, et des oubliés. La tuberculose et ses complications, le diabète et ses complications, l'hypertension, l'hépatite C, le HIV, le trouble bipolaire, la schizophrénie, le syndrome de stress posttraumatique, et la plus terrible de toutes les affections : la pauvreté.

J'avais déjà soigné auparavant un bon nombre des sans-abri d'aujourd'hui, certains sous des noms différents. Au fil du temps, j'avais appris qu'il n'y avait pas de raison particulière à ces pseudonymes. Leurs anciens noms ne convenaient tout simplement plus, ou avaient été oubliés, ou ne pouvaient supporter le poids d'une autre histoire. Et, vraiment, qui ne l'aurait pas compris ?

J'ai ôté mes gants, je les ai jetés à la poubelle, et j'ai pris une grande inspiration. L'air de la salle d'examen était saturé d'odeurs – désinfectant, parfum de Mia, relents des SDF, effluves de ma propre transpiration. Je me suis penché sur le lavabo en inox et j'ai regardé dans le miroir. Angles et replats, réseau de rides autour des yeux étroits et verts, mèches grises dans des cheveux courts de couleur paille. *Surfeur vieillissant, moniteur de ski avec de la bouteille.* Vieillissant, incontestablement. J'ai fait couler de l'eau et me suis aspergé le visage.

Ça n'avait pas été une mauvaise journée, finalement, et j'en avais connu de bien pires. Pas de hurlements – du moins, rien de strident –, pas de violence notable, pas de mort soudaine, et, Dieu merci, pas de gamins. Aucune grande victoire non plus, mais cela, j'avais cessé de l'espérer au bout d'une semaine d'internat. La médecine était par définition une tentative pour gagner du temps, une action de défense : des escarmouches livrées à mains nues ou avec des armes inadéquates et de faible puissance. Mais toujours – même si l'on réussissait à faire traîner les choses –, l'issue était prédéterminée. Un jeu truqué.

Je me suis essuyé les mains et le visage, et j'ai pensé au joint qui m'attendait en haut, sur la table de ma cuisine. Une douche, des vêtements propres, un pack de six Stella attrapé dans le frigo, la chaise longue sur le toit, le joint, et le crépuscule du mois de mai au-dessus de Los Angeles. Ces fiestas privées étaient une sorte de rituel le vendredi soir. Les autres soirs aussi, dernièrement – peut-être trop souvent. Fermant les yeux, je me suis représenté la vue qu'on avait de là-haut, les constructions délabrées qui composent le paysage de ce quartier – *proche Skid Row*[1], ainsi que l'avait présenté l'une de nos hilarantes bénévoles à temps partiel –, les tours du

1. Quartier du centre de Los Angeles où vit une importante population de sans-abri. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

centre-ville à l'ouest et le coucher du soleil derrière, le ciel strié de roses acides et de rouges. Je sentais presque le picotement du vent sur ma peau.

Longeant le couloir, j'ai gagné ce qui me tenait lieu de bureau – un recoin sans fenêtre dont le mur lambrissé s'ornait d'un calendrier du Real Madrid vieux de trois ans, éternellement arrêté au mois de février. La table croulait sous des piles de paperasses entassées en un équilibre périlleux : formulaires à l'intention de diverses caisses – fédérales, État, assurance privée –, afin de traquer des remboursements qui ne couvraient pas le loyer ; factures à payer, deuxièmes relances, pour la plupart, parfois troisièmes ; et, sur le dessus, une autre lettre de mon propriétaire, Tony Kashmarian.

Comme celles qu'il avait déjà envoyées, sa lettre me rappelait que le bail du dispensaire parvenait à échéance fin août – dans trois mois – et que, à moins que je tienne à exercer mon droit de préemption, le bâtiment serait mis en vente. Mais, à la différence des précédentes, elle donnait un prix… à sept chiffres.

Accablé, j'ai contemplé à nouveau le montant – astronomique, au regard de l'acompte dérisoire que j'avais réussi à économiser. Comment étais-je censé produire une somme pareille, alors que j'avais déjà du mal à payer les salaires à la fin de chaque mois ? Aucun banquier raisonnable ne m'accorderait un prêt ; or, depuis quelque temps, tous les banquiers se montraient raisonnables en ce qui concernait les emprunts immobiliers. Si je ne trouvais pas l'argent, où irais-je installer ma petite affaire ? Et moi, où habiterais-je ? Je me posais ces questions depuis des semaines, et les réponses s'éloignaient encore davantage depuis que Kashmarian avait annoncé son prix. J'ai repensé au joint dans ma cuisine et me suis dirigé vers la porte de la cage d'escalier.

Je l'avais presque atteinte quand j'ai entendu des cris dans la salle d'attente – une voix de femme, étranglée, aiguë, animale –, puis les pas précipités de Lucho.

Lucho – mon portier, mon videur, officiellement mon assistant médical et celui de la directrice du dispensaire – a surgi dans le couloir. Il était pâle et transpirait. « C'est un môme, a-t-il déclaré en haletant. Il est bleu.

– Merde… » J'ai respiré à fond comme avant de plonger en profondeur.

Non seulement un môme, mais un petit môme – pas plus de cinq ans. Il était vêtu d'un short bleu marine et d'un polo à rayures bleues et blanches, et il se tordait en tous sens sur l'une des chaises en plastique dont il glissait à moitié, cherchant désespérément à reprendre son souffle. Sa mère – du moins je supposais que c'était sa mère : ils avaient les mêmes cheveux châtains, et ses yeux exprimaient la panique d'une mère – était à genoux devant lui et le frappait dans le dos en parlant d'une voix terrifiée. Arthur, le petit ami de Lucho et notre consultant informatique, se tenait debout derrière elle, figé, le bras tendu pour offrir un gobelet d'eau. J'ai pris le gamin dans mes bras. Il pesait environ quinze kilos.

« Où est Lydia ? ai-je demandé.

– Elle est déjà rentrée chez elle », a répondu Lucho.

Merde.

J'ai emporté le gosse vers une salle d'examen. La mère a suivi en expliquant quelque chose entre ses sanglots. Je n'ai pas compris un mot de ce qu'elle disait, mais j'ai cru reconnaître de l'italien, sans pouvoir l'affirmer. Super. Mon champ de vision s'est rétréci et aiguisé à la fois quand je me suis engouffré dans le tunnel éblouissant de l'urgence.

La peau du garçonnet était pâle et moite, bleutée autour des ongles. Ses lèvres aussi étaient cyanosées, enflées, et une poussée d'urticaire apparaissait sur ses joues et son cou. Il se débattait dans mes bras comme un poisson que l'on vient d'attraper. Les yeux affolés, il cherchait sa mère à tâtons. Le sifflement dans sa poitrine indiquait que les voies aériennes

étaient en train de se fermer. Il s'est tordu à nouveau et a manqué de m'échapper. *Merde.* L'effort qu'il faisait pour respirer était déjà suffisamment pénible pour son cœur ; la panique et les mouvements désordonnés ajouteraient encore au stress et augmenteraient le risque d'arrêt cardiaque. S'il ne s'asphyxiait pas avant.

Je l'ai étendu sur la table d'examen, j'ai posé une main sur son torse et j'ai essayé de détecter un pouls à son frêle poignet. Il s'est violemment dégagé, me frappant à l'œil et à la bouche.

J'ai immobilisé ses deux bras et je me suis penché pour lui chuchoter à l'oreille : « Tout va bien, mon pote. On va s'en sortir. » Mes doigts pressés contre son cou, j'ai senti un pouls, rapide et filiforme.

La femme m'a saisi le bras en criant quelque chose. Elle ne cessait de plaquer sa main sur sa bouche. Le petit a émis un râle qui a secoué sa mère comme une décharge électrique.

« *Arahide*, a-t-elle dit. *Arahide !*

– Un truc qu'il a mangé ? » Elle a confirmé de la tête. « Quoi ? Qu'est-ce qu'il a mangé ?

– *Arahide* », a-t-elle répété, les sourcils froncés. Puis elle a hurlé : « Cacahuète ! »

Lucho s'avançait sur le seuil de la salle d'examen. Je lui ai fait signe d'entrer. « Inclinez la table, ai-je ordonné, maintenez-lui la tête en bas, ne le laissez pas tomber… » Et je me suis précipité dans le couloir.

J'ai ouvert l'armoire à médicaments en fulminant parce que je ne trouvais pas tout de suite la clé dans mon trousseau. Sur les étagères en métal, j'ai raflé plusieurs doses d'EpiPen, un kit de perfusion, une aiguille pédiatrique, une poche de solution saline, un flacon de Benadryl intraveineux, un kit d'intubation, dont j'espérais ne pas avoir besoin, et un kit de trachéo – quant à celui-là, je *priais* pour qu'il ne me soit pas nécessaire. Je suis revenu en trombe dans la salle

d'examen, j'ai déposé le matériel sur la paillasse, et, ouvrant un EpiPen, j'ai sorti l'injecteur et enlevé le bouchon de sécurité.

« Tenez-lui la jambe », ai-je commandé à Lucho. J'ai alors enfoncé la pointe du stylo auto-injecteur dans la cuisse nue de l'enfant et j'ai compté jusqu'à cinq pendant qu'il hurlait.

L'épinéphrine a agi en quatre minutes, qui m'ont paru durer quatre heures. Enfin, le sifflement s'est atténué dans la poitrine du gamin, et ses lèvres ont perdu leur teinte bleue. Comme il respirait mieux et prenait davantage d'oxygène, sa panique aussi a diminué, ainsi que celle de sa mère. Elle lui caressait les cheveux et lui parlait tendrement dans une langue qui n'était pas de l'italien. J'ai attendu cinq minutes et je lui ai administré une autre demi-dose d'EpiPen.

Vingt minutes plus tard, il avait retrouvé ses couleurs, une tension artérielle et un pouls à peu près normaux. Lucho a apporté une bouteille à oxygène de l'armoire à fournitures. Le gamin a regardé d'un air méfiant le masque que je lui ai montré avant de l'appliquer sur son nez et sa bouche. Je suis assez doué pour les perfusions – précis et rapide, grâce à une longue pratique –, et j'avais déjà posé la ligne et collé le cathéter quand il a poussé un jappement de surprise. J'ai injecté le Benadryl. Entre l'antihistaminique et l'épuisement, il s'est vite endormi. Après avoir observé un moment sa respiration et vérifié sa fréquence cardiaque, je me suis adossé contre le mur.

L'adrénaline me faisait flageoler, ma blouse était trempée de sueur. Les mômes. J'ai pris plusieurs inspirations, lentes et profondes, pour calmer mon propre pouls.

La femme m'a tapé légèrement sur l'épaule et a dit quelque chose que je n'ai pas compris. J'ai regardé Arthur et Lucho, qui n'étaient pas plus éclairés que moi. « Anglais ? » ai-je demandé à la femme. *Español ? Français ?* »

Elle a froncé les sourcils à nouveau. « Le petit, ça va ? » Sa voix était douce, son accent très prononcé. Europe de l'Est, sans doute.

« C'était une réaction allergique, assez grave, mais il devrait se rétablir maintenant. Il faut quand même garder un œil sur lui… le surveiller pendant un moment. Et fini les cacahuètes. Plus jamais. » La femme a poussé un long soupir tremblant et m'a pris les mains.

« Vous comprenez l'anglais ? » ai-je demandé. Elle a fait oui de la tête, et je l'ai observée plus attentivement.

Elle était jeune, moins de vingt-cinq ans, et de petite taille, un mètre cinquante-cinq environ. Vêtue d'un jean et d'un débardeur rose. Un corps mince, mais fort – en bonne condition physique, soumis à un entraînement quelconque. Trop mince pour une nageuse… Une gymnaste, peut-être, ou une danseuse, ou une trapéziste échappée d'un cirque. Échappée de quelque part, ai-je pensé. Sa peau cireuse était brillante de sueur ; ses cheveux, noués en une tresse châtaine, n'avaient pas été lavés depuis longtemps. Ses yeux sombres et prudents ressemblaient à deux boutons dans son visage ovale, et sa bouche, maussade, aux coins tombants, formait un arc parfaitement dessiné. Un visage sur la défensive – barricadé et verrouillé – mais joli. Plus que joli. Même avec les ecchymoses.

Elle en avait partout – sous l'œil gauche et le long de la mâchoire, sur le cou et les bras jusqu'aux poignets. Je distinguais par endroits la forme de paumes et de doigts épais, ainsi que des empreintes en creux laissées par des bagues. Les dégâts n'étaient pas récents – une semaine, peut-être, et commençaient à s'effacer. Sous les contusions – malgré elles –, quelque chose irradiait de sa personne : une vibrante et tenace sensualité. C'était comme un champ électrique qui faisait se hérisser les poils de vos bras quand vous passiez à proximité,

ou une lame de fond qui vous happait même debout sur le rivage.

J'ai enfilé une paire de gants neufs et j'ai voulu attraper un de ses bras meurtris. Elle me l'a arraché, des éclairs dans les yeux, les poings serrés et déjà levés, prêts à frapper.

« Il faut que je regarde ça », ai-je dit en désignant son bras et sa joue. Elle a reculé d'un pas en secouant la tête. « Je ne vous ferai pas mal. »

Un peu moins sur le qui-vive, elle a parlé à nouveau. « Il y a toilettes ? »

J'ai montré du doigt l'extrémité du couloir, après la pièce du matériel médical. « Au fond du couloir, à gauche. Et après, laissez-moi vous examiner. »

Elle a contemplé mes mains qu'elle avait reprises dans les siennes. « Merci, a-t-elle murmuré avec son accent chuintant. Je reviens. » Après quoi, elle est sortie dans le couloir.

Lucho et Arthur, qui s'étaient éclipsés, sont rentrés dans la salle d'examen pendant que je vérifiais le pouls du gamin. De bons battements bien réguliers.

« Putain, c'était flippant, a déclaré Lucho.

– Avec les mômes, toujours. »

Arthur était inquiet aussi. « Il va bien, maintenant ?

– *A priori*, oui. L'un de vous a noté son nom ou celui de sa mère ? » Ils ont fait tous deux un signe négatif de la tête. « Vous savez quelle langue elle parle ?

– Arabe ? a suggéré Lucho.

– Ça me rappelle une voisine qu'on avait quand j'étais petit, a dit Arthur. Elle était roumaine. Mais je ne sais pas…

– Quelqu'un s'est sacrément lâché sur elle », a remarqué Lucho.

J'ai opiné. « Elle aura de la chance si… » Il y a eu un couinement métallique au bout du couloir, suivi d'un choc. Je me suis tourné vers Lucho. « Mais qu'est-ce que…

– La porte de service. » Lucho a foncé dans le couloir. Un instant plus tard, il est revenu. « Elle s'est tirée, doc. Il n'y a plus personne dans la ruelle. »

La voix me manquait. « Putain, je *rêve*… »

Dans son profond sommeil, le petit garçon a marmonné quelque chose, mais aucun de nous n'a compris ce qu'il disait.

2

« Mais enfin, docteur. Ce n'est pas un chiot ! » a dit Lydia Torres avec colère. Son visage carré était sombre, dur, et on n'y voyait aucune des nombreuses rides qui apparaissaient lorsqu'elle souriait. « Vous ne pouvez pas le garder juste parce qu'il a déboulé dans votre jardin. »

J'ai regardé tour à tour Lydia et Lucho. Celui-ci se taisait, fixant ses chaussures, puis il a reculé lentement vers la porte de la salle d'attente. Je comprenais sa prudence. Lydia, bien que de taille moyenne, était bâtie comme un bull terrier – cylindrique, tout en muscles, et, pour l'heure, menaçante. Ses cheveux, abondants et d'un noir naturel malgré ses cinquante-cinq ans, étaient rassemblés en un chignon serré, et ses épais sourcils froncés, autant que ses épaules raidies, ne laissaient aucun doute quant à son intention de lutter pied à pied. Mais j'ai tenu bon.

« Je ne propose rien de permanent. Seulement qu'on s'occupe de lui jusqu'à ce que sa mère revienne. »

Le visage de Lydia s'est encore assombri, tandis qu'elle comptait sur ses doigts en les dépliant avec fermeté. « Premièrement, vous ne savez pas si cette femme était bien sa mère. Deuxièmement, mère ou pas, rien ne vous dit qu'elle va revenir. Et, troisièmement, n'essayez pas de me faire gober

votre “on”. C’est à *moi* que vous demandez de m’en occuper. Il faut appeler les flics, docteur, ou sinon, la DCFS[1].

– L’Aide sociale à l’enfance ? Vous plaisantez, Lyd… Ces gens-là ne vous procurent que des emmerdes en série. Vous avez lu l’article dans le *Times* le mois dernier ? Ils ne sont pas foutus de trouver leur cul avec leurs deux mains. Je ne confierais même pas une tasse de café à leurs bons soins.

– C’est *leur* boulot, docteur, pas le vôtre. »

Je refusais toujours de céder. « Bien sûr que c’est sa mère. Ils se ressemblent tous les deux, et seul un parent peut avoir l’air aussi paniqué. » Je me suis tourné vers Lucho. « Vous y étiez, vous… Dites-lui. »

Lucho a levé les mains dans un geste d’impuissance. « J’ai appris depuis longtemps à ne pas discuter avec ma *tía*, doc. Je vais jeter un coup d’œil au gamin.

– Vous faites peur à votre neveu. »

Lydia a soupiré. « À lui, oui, mais pas à vous. Une mère pitoyable, si c’est sa mère… Laisser tomber un fils comme ça.

– Elle a dit qu’elle reviendrait.

– Des *toilettes*, docteur. Et juste après, elle l’a l’abandonné.

– Elle ne l’a pas abandonné. Elle avait peur de quelque chose. Je crois qu’elle était en fuite.

– Et ça, vous le déduisez de quoi ? De quelques bleus sur les bras ? »

J’avais un professeur durant ma quatrième année à la fac de médecine, un interniste aux cheveux blancs, qui m’avait expliqué : *Votre infirmière côtoie davantage de patients que vous, et elle passe plus de temps avec eux. Elle leur parle de sujets que vous n’abordez pas, elle sait des choses sur eux que vous ignorez. Ne pas écouter votre infirmière, c’est comme regarder la télé sans le son : vous finirez par comprendre*

1. Department of Children and Family Services.

l'histoire, mais il est probable que vous raterez quelque chose et, entre-temps, quelqu'un sera mort. Vous pouvez écouter votre infirmière, ou être un petit con. Essayez de faire le bon choix.

Même à vingt-six ans, alors que j'étais encore pas mal un petit con, le conseil m'avait paru judicieux et je m'étais efforcé de le suivre. J'écoutais donc Lydia. Elle était plus intelligente et plus expérimentée que toutes les infirmières avec lesquelles j'avais travaillé, dotée d'un meilleur sens clinique que la plupart des médecins que je connaissais, et de loin plus solide que n'importe lequel d'entre eux. Je l'écoutais quand elle s'adressait à moi comme si j'étais un enfant perdu dans la rue, et qu'elle me donnait du *docteur* avec ironie. J'écoutais, mais je n'étais pas toujours d'accord.

« C'était plus que quelques bleus, mais il y a autre chose. Venez voir. »

Sur mon invitation, elle m'a suivi dans la pièce où l'on rangeait les dossiers, un espace étroit garni de casiers métalliques. Arthur était assis au bureau dans le fond, les yeux sur un ordinateur portable. Son visage hâlé est devenu tout pâle quand il a surpris l'expression de Lydia.

« Repassez la vidéo de sécurité, vous voulez bien ? »

Arthur a pianoté sur le clavier et tourné le portable pour nous présenter l'écran. Deux fenêtres se sont ouvertes.

« C'est la caméra de la porte d'entrée, a expliqué Arthur en désignant la fenêtre de droite. Et là, celle de l'étage. »

La fenêtre de gauche montrait un trottoir désert et une devanture, vue d'en haut. L'angle était oblique, mais on distinguait parfaitement le dispensaire – les deux grandes fenêtres, la porte en verre au milieu. Même sans les grilles de sécurité, il ressemblait encore à la quincaillerie qu'il était autrefois.

« Vous remarquez l'heure dans le coin ? ai-je dit. Sept heures dix-neuf. Pile au moment où ça chauffait pour nous

avec le gamin. Sa mère et lui étaient là depuis cinq minutes à peine. »

Lydia m'a corrigé. « Vous ne savez pas si c'est sa mère.

– Regardez.

– Je regarde, a dit Lydia d'un air sceptique. Mais je ne vois qu'… »

Deux hommes sont alors apparus à l'écran, dans la fenêtre de gauche. Ils marchaient vite. Deux costauds en costumes sombres qui se déplaçaient d'un même pas, raide et précis. Ils se sont arrêtés devant le dispensaire et ont jeté un coup d'œil dans la rue autour. Après avoir échangé quelques mots, ils se sont approchés de la porte. Leurs visages blancs aux traits durs et leurs cheveux coupés en brosse ont rempli le côté droit de l'écran. Plissant les yeux, ils se sont penchés vers le battant en verre, ont collé leurs grosses mains en visière devant leurs gros fronts, et ont scruté l'intérieur. Ils ont essayé d'ouvrir la porte, mais elle était verrouillée. Ils n'ont pas sonné, et, au bout d'un moment, ils sont partis.

Arthur a tapoté les touches. Sur les deux fenêtres sont revenues les images en direct de la rue déserte devant le dispensaire. Lydia s'est tournée vers moi. « C'était qui ?

– Pas le genre de types qu'on croise normalement dans le quartier. Ils semblaient chercher quelqu'un.

– Vu les costumes et la coupe de cheveux… Ça pourrait être des flics. »

C'était mon tour d'avoir l'air sceptique. « Vous croyez ?

– Des flics un peu spéciaux. La Migra, peut-être… qui sait. De toute façon, comment savez-vous qu'ils cherchaient la femme ?

– Je n'en sais rien… du moins, je ne peux pas l'affirmer avec certitude. C'est une hypothèse fondée sur l'observation, à la manière d'un premier diagnostic.

– Ne me prenez pas de haut, docteur.

– Je ne vous…

– Si. Vous devriez appeler les flics ou la DCFS, un point c'est tout. » Lydia crispait les lèvres et n'en démordait pas. J'ai soupiré en fermant les yeux.

Quelques années auparavant – j'avais parfois l'impression que c'était il y a un siècle, ou bien pas plus tard que la semaine dernière –, dans une autre vie, très loin d'ici, j'avais vu trop d'enfants se réveiller sur des civières ou des brancards de fortune, malades, mutilés, toujours en proie à la souffrance, découvrant que tout ce qu'ils connaissaient – parents, frères et sœurs, foyers, écoles, villages, le sol sous leurs pieds – avait disparu. Plus que disparu : un monde saccagé, démantelé, annihilé. Je n'avais jamais oublié leurs regards vides, hagards, quand la réalité de cette nouvelle vie les frappait comme un terrible raz de marée et que l'incompréhension, le déni, et la terreur pure les submergeaient. Je n'avais pas grand-chose à leur offrir hormis une main à tenir un bref instant, quelques paroles creuses, et parfois de la place dans un camion qui les conduirait vers les services la plupart du temps bien intentionnés, plus ou moins compétents, et invariablement débordés, d'une bureaucratie chargée de l'accueil des réfugiés. Je ne savais pas où ils atterrissaient – un hôpital décent, peut-être, avec de vrais murs, ou un camp ou un orphelinat. La vague suivante arrivait, et je n'avais jamais le temps de me renseigner. J'ignorais quelle était l'histoire de ce gamin, mais je ne voulais pas le mettre dans un camion – et surtout pas à destination de la DCFS. Tant que je pouvais l'éviter.

« Le gosse réclamera sa mère quand il se réveillera. Il sera perdu et complètement terrifié. Vous voulez le livrer à une bande d'inconnus ?

– *Nous aussi*, on est une bande d'inconnus.

– Vous êtes vraiment prête à contacter la protection de l'enfance, Lyd ? Une veille de week-end ? On tombera sur les remplaçants des sous-merdes. »

Lydia a poussé un énorme soupir. « Vous savez dans quel pétrin on pourrait se fourrer ?

– On attend seulement que sa mère vienne le récupérer. Elle a dit qu'elle reviendrait…

– Des toilettes.

– Elle l'a dit, et ce n'est pas un crime d'attendre. Si elle ne s'est pas montrée lundi – si je ne l'ai pas retrouvée d'ici là –, on appellera qui vous voudrez.

– *Retrouvée ?* D'abord, vous dites qu'elle va revenir, et maintenant vous devez la chercher ? Depuis quand vous bossez au noir comme privé ?

– J'interrogerai les gens du quartier, pour savoir si quelqu'un l'a vue.

– Pendant que je ferai la baby-sitter.

– Vous aviez quelque chose de prévu ce week-end ?

– Peu importe. Vous croyez que, parce que je suis une femme, j'aime bien m'occuper d'enfants ?

– Ce n'est pas tant la question du genre… Mais vous avez élevé Lucho et sa sœur depuis qu'ils sont tout bébés, et vous les avez élevés seule.

– Voilà que vous me passez de la pommade maintenant, docteur. Je dois l'emmener chez moi, c'est ça ?

– Mon appart n'est pas franchement conçu pour accueillir un enfant. »

Lydia a levé les yeux au ciel. « Dieu sait ce qui se traficote là-haut. Est-ce qu'il parle même anglais, ce gamin ? Vous n'étiez pas sûr, pour la mère.

– Elle le comprenait. »

Enfin, Lydia a capitulé. « Seulement jusqu'à lundi.

– Mardi au plus tard.

– Vous devriez me payer ça en heures sup. Une fois et demie le taux horaire, au moins. » Elle s'est tournée vers Arthur. « Et ne vous imaginez pas que vous ne serez pas mis à contribution, Lucho et toi. Je vais faire une liste ; vous irez au supermarché.

– Pas d'arachide, ai-je rappelé.

– Oui, oui, j'ai comp… » Les yeux fixés sur l'ordinateur d'Arthur, elle a de nouveau durci les traits. « Comme si on n'avait pas déjà suffisamment d'ennuis comme ça. Qu'est-ce qu'il fait là, ce pirate ? »

À l'écran, une silhouette mince et souple, debout devant la porte, souriait nonchalamment à l'intention de la caméra. J'ai traversé la salle d'attente et je suis allé ouvrir à Ben Sutter.

« Quoi de neuf, mon frère ? a dit Sutter de sa voix traînante. Ça te branche une visite à domicile ce soir ? »

3

Comme la circulation était pourrie sur la 101, on a pris les grands axes en direction du nord et de l'ouest. Le ciel, tel un fruit parvenant à maturité, passait du rose au violet sombre à mesure que les lumières s'allumaient partout dans la ville. San Pedro jusqu'à First ; First jusqu'à Beverly ; puis Beverly, Vermont, Franklin, et Outpost pour monter dans les collines. À l'image de sa personne, la conduite de Sutter était fluide et désinvolte. Il fallait prêter une attention particulière pour s'apercevoir de la vitesse et de l'extrême précision de ses gestes.

Il avait trente-cinq ans, moi, quarante, et je le dépassais de quelques centimètres. Ses origines demeuraient floues – africaines, asiatiques, écossaises, amérindiennes, peut-être aussi espagnoles. Sutter lui-même prétendait qu'il ne connaissait pas la recette exacte, mais, quelles que soient les proportions, le résultat était frappant. Il avait des traits fins et anguleux, comme sculptés dans une pierre couleur café, animés par un esprit agile et un humour parfois sans pitié, adoucis par les plis que ses rires creusaient autour de sa bouche et de ses yeux clairs.

Tout le reste était du muscle. Un assemblage de blocs puissamment articulés, si bien que, la première fois que je l'avais recousu, il m'avait semblé que rien ne pouvait percer cette armure. Mais trois balles y étaient parvenues, ainsi qu'un sale éclat d'obus. Même ainsi abîmé, il avait refusé d'être soigné,

insistant pour que l'on s'occupe d'abord de ses coéquipiers blessés et des enfants qu'ils avaient amenés – un garçon et une fille âgés de huit ans, arrachés à ce qui restait d'un camp de réfugiés et couverts de cendres et de boue.

C'était il y a six ans, dans un poste de Doctors Transglobal Rescue en République centrafricaine, à mi-chemin entre Bangui et Berbérati. Je dirigeais le centre – à peine plus qu'un hangar surmonté d'un toit de tôle, avec des bâches en guise de portes –, tandis que Sutter, qui venait de quitter les Forces spéciales et de démarrer une carrière plus lucrative dans la sécurité privée, jouait les baby-sitters pour des géologues allemands. Ces derniers, indemnes, s'étaient plaints parce qu'ils allaient prendre du retard, et, avant même que je commence à lui retirer les balles, Sutter avait menacé de les abattre s'ils ne la fermaient pas.

Après avoir tourné à gauche dans Mulholland, il a baissé la vitre et s'est accoudé à la portière. L'air du soir était doux, empli de l'odeur des eucalyptus et de la terre sèche. Remarquant que je pianotais sur le tableau de bord, Sutter a posé sur moi ses yeux d'un gris lumineux.

« Lydia avait l'air moins contente de me voir que d'habitude… Il se passe quelque chose ? »

Je lui ai parlé du garçon, de sa mère disparue, et des hommes qui avaient regardé par la fenêtre du dispensaire. Il a grimacé. Je lui ai ensuite raconté que Lydia voulait appeler la protection de l'enfance et que je m'y étais opposé.

Il a levé un sourcil dubitatif. « Elle n'a pas tort.

– Je refuse de le confier à ces crétins tant qu'on ne m'y oblige pas. »

Sutter a souri. « Tu as besoin d'aide pour chercher la mère ?

– Je te dirai. »

On a roulé en silence un moment sur la route sinueuse. « C'est incroyable qu'elle continue à m'avoir dans le collimateur, a dit Sutter. Depuis le temps.

– Lydia ne m'aime pas tellement non plus, moi, et pourtant je lui fais un chèque chaque fin de mois.

– Ce qui te range parmi les membres de la classe opprimante. Mais moi… je suis un travailleur. En plus, j'ai beaucoup de charme.

– Et tu es modeste. »

J'ai regardé par la fenêtre, les versants des collines plongés dans l'ombre et les canyons qui bordaient Mulholland. Puis j'ai ouvert le sac noir à mes pieds.

C'était un service d'urgence dans un sac de hockey : kits chirurgicaux et gants, tranquillisants, antibiotiques, compresses stériles, ruban adhésif, kits de perfusion, poches de liquide de Ringer et de sérum physiologique. J'ai recompté les kits chirurgicaux. Sur la banquette arrière était posé un sac identique, renfermant une agrafeuse cutanée, un tensiomètre, un ECG portatif, un ordinateur portable, et encore des compresses et des gants, ainsi qu'une petite glacière remplie de packs de glace et de trois poches de sang O négatif. J'ai ouvert le deuxième sac et la glacière pour vérifier leur contenu.

Sutter m'observait. « Tu as déjà fait l'inventaire quatre fois.

– Je suis de naturel inquiet. »

Il a lâché un petit rire. « On aimerait.

– Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

– Ça veut dire que j'ai bossé avec des types inquiets et avec des excités, et que je vois la différence. Je me sentirais mieux si tu ne prenais pas autant ton pied quand tu entres dans une pièce bourrée de flingues. »

J'ai soupiré. On avait déjà eu cette conversation au fil des années. « Je ne croyais pas que c'était ce genre de mission ce soir.

– Toutes les missions peuvent être de ce genre-là.

– Un gosse de riches qui ne branle rien dans les collines d'Hollywood… Tu rigoles ?

– *Toutes* les missions.

– Les patients ne me tirent pas dessus, en général, parce qu'ils ont besoin de moi.

– Jusqu'à ce que tu aies terminé.

– Ce n'est pas là que tu interviens, justement ? Pour veiller à ce qu'on ne me descende pas, et que je sois payé ?

– Si tu ne t'excites pas, c'est plus facile. »

J'ai haussé les épaules.

J'effectuais ces boulots de nuit avec Sutter depuis plus de trois ans, depuis que j'avais repris le dispensaire à la suite du vieux Dr. Carmody et découvert que je pouvais rentrer assez d'argent pour couvrir les salaires, ou le loyer, mais pas les deux. Sutter, toujours plein de ressources, avait proposé une solution. L'arrangement était simple : des visites à domicile payées cash, réglées à l'arrivée, et aucune question posée hormis l'historique médical. Aucune déclaration – ni à la police ni à personne – rapportant des blessures par balles, des overdoses, des MST ou des patients qui présenteraient peut-être un lien avec… quoi que ce soit. Et aucun nom échangé – ni les leurs, ni les nôtres, jamais.

Bien sûr, pour certaines personnes dans ce marché des soins prodigués sans la moindre trace, l'anonymat était impossible : leurs visages s'étalaient sur les écrans de la télévision et du cinéma, sur les couvertures des magazines et les affiches, et dans tous les coins d'Internet. Ce que ces patients exigeaient, c'était le silence, total et absolu. En trois ans, Sutter et moi nous étions forgé une petite réputation parmi les avocats, les agents, les attachés de presse, les consultants sollicités en cas de crise et autres intermédiaires ou figures de bonne volonté qui nous appelaient en pleine nuit. Ou plutôt, Sutter s'était forgé une réputation. J'espérais ardemment que je n'en avais aucune – que je demeurais complètement inconnu. À chacun de ces appels nocturnes, je risquais mon droit d'exercer.

« L'avocat n'a rien dit à propos des blessures ? ai-je demandé.

– Tu as eu la même info que moi : multiples blessures par balles. Fin du message. »

Mon genou battait une mesure à quatre temps. « Mais tu connais ce type ? Le patient ?

– J'ai connu son paternel, en fait. C'est un metteur en scène. Il réalise ces mauvais films d'action qui passent sur le câble – des commandos contre des monstres, ou contre des aliens ou une connerie du genre. J'étais son conseiller technique sur certains tournages. Il voulait que je montre à ses stars comment des opérateurs d'élite buteraient des zombies.

– On apprend ça chez les SEAL[1] ?

– Il y a tout un chapitre là-dessus dans le manuel de la contre-insurrection. »

Il restait quelques voitures sur le parking de terre battue en haut de Runyon Canyon quand on l'a doublé, et deux ou trois joggeurs qui se refroidissaient dans l'obscurité croissante. Cinq minutes plus tard, Sutter a emprunté une allée de brique qui grimpait sur cinquante mètres à flanc de colline puis se terminait devant des piliers, une grille en fer forgé, des caméras de sécurité, et un interphone. On a arrêté le pick-up à la hauteur du boîtier métallique.

« Vous avez commandé le poulet frit à la coréenne ? » a dit Sutter dans l'interphone. Il n'y a pas eu de réponse, mais la grille s'est ouverte.

L'allée montait encore en décrivant une courbe, jusqu'à une aire dallée de brique et une maison basse aux arêtes vives, en verre et pierre rouge. Tout autour, des lumières éclairaient une végétation de type désertique et découpaient des ombres sur le pick-up de Sutter, la Turbo Carrera jaune, la Lexus noire et la vieille Accord verte garées devant la bâtisse.

---

1. Soldat de l'unité SEAL (acronyme de Sea, Air, Land), principale force spéciale d'opérations maritimes de l'US Navy.

Après avoir vérifié le chargeur, Sutter a glissé son Sig Sauer dans un étui sous son T-shirt Ozomatli. J'ai attrapé les sacs, Sutter la glacière, et on s'est dirigés vers l'imposante porte d'entrée. En passant à côté de la Porsche, j'ai marqué une pause pour contempler les taches sombres sur la brique.

« Quelqu'un a une fuite, ai-je commenté.

– Et ce n'est pas de l'huile. »

La porte s'est ouverte avant qu'on n'y arrive, et un jeune homme grassouillet avec des bras tout minces s'est avancé. Il était petit, rouge et baigné de transpiration, depuis la racine de ses fins cheveux blonds jusqu'à son polo parsemé de traces humides. Son pantalon kaki, trop serré à la taille, découvrait largement ses chevilles au-dessus de ses chaussures bateau.

« Vous êtes le médecin ? a-t-il demandé à Sutter d'une voix mal assurée.

– C'est lui », a répondu Sutter.

L'homme en nage a tendu une main hésitante. « Docteur… ?

– Dr. X, a tranché Sutter. Ce n'est pas vous qui avez téléphoné.

– Non, c'était mon patron. Il… il ne pouvait pas être là. Il va au tribunal lund… »

Sutter l'a interrompu. « Vous êtes quoi, vous ? Un associé ?

– Deuxième année, oui. Et vous, vous êtes… ?

– Le secrétaire. Vous avez quelque chose pour moi ? »

L'homme a tiré de sa poche une enveloppe blanche qu'il a tendue à Sutter. Froissée et humide, mais d'une épaisseur convenable. Sutter a coincé la glacière sous son bras tandis qu'il effeuillait les billets du pouce. « Où est le patient ?

– Dans le bureau. Je… je vais attendre ici. »

Je suis entré dans la maison et j'ai suivi les traces de sang par terre.

4

Il y avait des hectares de marbre et de bois dans la maison, d'immenses parois de verre, et partout régnait un parfum de citron. Les vastes pièces en enfilade jouissaient chacune d'une vue panoramique sur les lumières de la ville. Je suivais le sang et les gémissements. Au bout d'un moment, j'ai entendu un échange de paroles.

« Il faut que tu restes tranquille, disait une jeune femme.

– Je ne peux pas rester tranquille, geignait un homme. Putain, je ne peux me mettre dans aucune position sans avoir atrocement… Oh ! bon sang. Je vais encore dégueuler.

– Tiens, mon cœur, j'ai une autre serviette. Redresse-toi un peu.

– Aïe ! Merde, Astrid… tu m'as fait un mal de chien !

– Si tu pouvais juste rester tranquille…

– Je ne *peux* pas ! »

Le bureau, quand je l'ai finalement atteint, n'était pas rempli de flingues. Une énorme fenêtre dominait la pièce, où trônait un canapé multiplace en cuir fauve jonché de serviettes tachées de sang. Une femme âgée de vingt-cinq à trente ans était penchée sur le canapé. Bronzée, avec des formes rondes, des mollets et des bras musclés, des cheveux blonds ondulés encadrant un visage félin au teint de pêche. Elle était vêtue d'un short coupé, d'une blouse paysanne

blanche, et considérait le blessé avec une expression d'agacement mêlé d'anxiété. Il y avait des traînées de sang séché sur ses bras et ses jambes.

L'homme, plus jeune – une vingtaine d'années –, était couché en chien de fusil, les mains enfoncées entre les cuisses. Grumeleux et pâle, avec une figure pareille à une pomme de terre luisant de sueur. Ses cheveux étaient sombres et frisés, et des cicatrices d'acné apparaissaient sur ses joues et sous les maigres poils de ses joues. Il avait les lèvres d'un blanc crayeux, les bras et les coudes écorchés. Son jean était trempé de sang de la taille aux genoux, et on aurait dit qu'un ours avait arraché sa poche arrière gauche, ainsi qu'un bon morceau de la chair au-dessous.

J'ai posé les sacs, les ai ouverts tous les deux, puis je me suis aspergé les mains d'antiseptique et j'ai passé des gants chirurgicaux. L'homme et la femme ont tourné leurs visages vers moi. On y lisait le soulagement, comme à la surface d'un lac balayé par le vent.

J'étais soulagé, moi aussi. L'homme était conscient et suffisamment alerte pour gémir, c'était déjà un bon début. Il saignait, certes, mais l'hémorragie semblait de faible débit – du moins ce que j'en voyais.

« Vous êtes le médecin ? a-t-il demandé. Je m'appelle Teddy. Et elle, Astrid.

– Je n'ai pas besoin de noms. »

La jeune femme m'a dévisagé avec hostilité. « Vous êtes un vrai médecin ?

– C'est ce que dit mon diplôme. Le site Web sur lequel je l'ai obtenu a même mis des phrases en latin. »

Astrid a eu l'air inquiet, et Teddy aussi. « C'était une blague », ai-je précisé en sortant un tensiomètre de l'un des sacs, un kit de perfusion et une poche de solution de l'autre. « Donnez-moi votre bras droit, et dites-moi où vous avez été blessé. »

Teddy a hésité, un œil sur Astrid. Puis il a tendu le bras. « J'étais dans la Vallée, du côté de…

– Où, sur votre corps. »

Teddy a avalé péniblement sa salive. « Sur… sur le cul. Et à la cuisse. »

Je me suis accroupi devant le canapé, je lui ai enfilé le brassard du tensiomètre et je l'ai gonflé tout en appliquant le stéthoscope sur la saignée du coude.

« La tension est basse, mais ce n'est pas surprenant. Vous avez des problèmes de santé ? Diabète ? HIV ? Asthme ? Autre chose ?

– Non… je… mon médecin dit que je devrais perdre quelques kilos.

– Vous êtes en train d'en perdre, là. Vous prenez des médicaments – sur ordonnance médicale ou à usage récréatif ?

– Non… rien. De l'herbe, parfois.

– Des allergies ?

– Euh… le rhume des foins. Et les chats… je suis allergique aux chats.

– Vous pesez combien ? Quatre-vingt-six, quatre-vingt-neuf ?

– Quatre-vingt-sept. »

J'ai retiré le brassard. « Bras gauche maintenant. »

Teddy s'est tourné en me tendant son autre bras. J'ai posé un garrot au-dessus du coude et j'ai tapoté la veine pour la dilater. Après avoir nettoyé la zone à l'alcool, j'ai déchiré le sachet du kit de perfusion. Astrid s'était reculée. Du coin de l'œil, j'ai vu qu'elle me regardait, bouche bée, en ouvrant de grands yeux.

« Ça vous gêne qu'elle soit là ? ai-je demandé à Teddy.

– Astrid ? Non, non… elle peut rester. »

Je me suis adressé à Astrid en sortant le cathéter. « Et vous ? Vous n'allez pas vous évanouir ? »

Elle a plissé les yeux. « Non, ça va.

– Super. Allez me chercher des sacs-poubelle.

– Comment… en plastique ?

– Les plus gros que vous trouverez. »

Astrid a interrogé Teddy du regard. « Dans la cuisine, a-t-il dit. Sous l'évier. » Elle est sortie de la pièce à petits pas pressés.

« Vous êtes en état de choc, je vais vous réhydrater. Ensuite, j'arrêterai le saignement, je fermerai comme je peux, et je vous donnerai un antibiotique et un antidouleur. Ça vous va ?

– Je peux avoir l'antidouleur d'abord ?

– On y viendra. Bon, ça va piquer un peu. » J'ai enlevé le bouchon du cathéter, je l'ai pressé contre l'intérieur du bras, sous le coude, en tirant la peau, et j'ai inséré l'aiguille dans la veine.

« Putain ! a beuglé Teddy. Ça fait *mal* !

– Je n'en doute pas. » J'ai scotché le tube à son bras. Astrid est revenue avec une poignée de sacs-poubelle blancs. Je lui ai montré un lampadaire en cuivre. « Approchez ça. »

Astrid a transporté le lampadaire jusqu'au canapé, et j'y ai accroché la poche de liquide de Ringer. Puis j'ai pris le pouls de Teddy à son cou, à ses poignets et à ses chevilles.

« Les battements sont rapides.

– C'est mauvais signe ? » a demandé Teddy.

J'ai haussé les épaules. « Rien d'anormal, compte tenu des circonstances. Mais votre pouls est fort aux extrémités, et ça, c'est une bonne chose.

– J'ai atrocement mal au cul », a gémi Teddy.

J'ai brandi une seringue. « Voilà votre trip qui arrive », ai-je annoncé, et j'ai injecté du sulfate de morphine dans le réservoir du cathéter.

« Comment je vais, vraiment ? » a demandé Teddy, la voix déjà légèrement ensommeillée. « Ça va aller ?

– Si votre portefeuille se trouvait dans votre poche arrière, je dirais "mort au combat". Autrement, vous n'êtes pas trop mal en point. » Je me suis tourné vers Astrid. « Vous auriez un peu de musique ? »

Elle a eu l'air dérouté. « Hein ?

– De la musique. » J'ai désigné un iPod et des enceintes sur une étagère. « Quelque chose d'entraînant. »

Après une hésitation, Astrid s'est dirigée vers l'étagère. La voix de Raphael Saadiq s'est élevée un instant plus tard. « Heart Attack. » J'ai souri. « Mettez plus fort. »

Les cuisiniers doivent connaître ce sentiment, tandis qu'ils découpent, mélangent, font sauter et assaisonnent à la chaîne les plats d'un menu qui leur est aussi familier qu'une ritournelle d'enfant. Les magiciens le connaissent sans doute aussi, quand ils enchaînent leurs numéros avec dextérité en anticipant les exclamations du public et les salves d'applaudissements. J'avais expérimenté quelque chose du même genre à la fac, lorsque nos entraîneurs de foot nous astreignaient à des exercices de passe, trois attaquants – contre deux, trois, quatre, cinq défenseurs – remontant toute la longueur du terrain en un triangle souple et fluide. C'était une mémoire des muscles autant qu'une pensée consciente – peut-être même plus. Et j'étais dans cet état-là quand je me suis attelé aux blessures de Teddy.

Mettre le masque, découper le jean, baigner les plaies – une perforation de part en part du grand glutéal gauche, vilaine mais sans complication, et un profond sillon dans le quadriceps – avec du sérum physiologique. Poudre coagulante, puis pression, puis pansements. Points de suture sur la cuisse. Enfin, dose massive d'antibiotique – Ancef ferait l'affaire – et rappel antitétanique.

Dans les sacs-poubelle s'entassaient les lambeaux du pantalon, les emballages des pansements, les compresses gorgées de sang, les restes de ruban adhésif. Je tapais du pied au rythme de la musique, en vérifiant régulièrement le pouls et la tension de Teddy qui se stabilisaient et s'amélioraient peu à peu, tout comme son teint. Quant à lui – avec la logique bancale de la morphine et une voix de plus en plus pâteuse,

et quand bien même je lui répétais que ça ne m'intéressait pas, que je n'avais vraiment pas envie de savoir –, il parlait et parlait et parlait. Il racontait que c'était extrêmement difficile de démarrer une affaire, qu'il détestait la Vallée, que son père était un sale radin mais, surtout, il narrait sa très mauvaise journée.

« Vous savez où c'est, vous, Tujunga ? Après Pacoima ! Le trou du cul de nulle part. Plus loin à l'est, vous arrivez carrément à New York. J'ai mis des plombes à y aller. Et là, je débarque à côté d'un… je saurais même pas décrire. Une espèce de garde-meubles, où les gens entassent des cochonneries que même les éboueurs ils n'en veulent pas. C'est en haut d'une colline, et j'attends… bref, des gens. Je suis debout à côté de ma voiture, avec une vue sur Foothill. Il y a un énorme semi-remorque en travers de la rue, et des melons, genre, qui roulent partout, avec un embouteillage de dingues. Et là, un connard dans un Hummer commence à klaxonner et à doubler tout le monde en montant sur le putain de trottoir. Il roulait au moins à soixante-dix… Les gens agitent les bras et font des bonds pour s'écarter. Je m'avance un peu, parce que je sais qu'il va y avoir de la casse et que j'ai envie de voir ça, et brusquement, c'est comme si quelqu'un me donnait un coup de pied – je veux dire, un *putain* de coup de pied – en plein dans le cul. J'ai failli me casser la gueule dans la pente. Et après, encore un autre. Je me suis écroulé, mon pantalon était tout mouillé… mais pas comme quand c'est bon. »

Teddy a trouvé que sa blague était drôle et il a pouffé dans sa barbe. Il a ensuite remarqué Sutter appuyé contre le chambranle de la porte.

Sutter m'a montré la petite glacière remplie de poches de sang. « Tu vas lui refaire le plein d'essence ?

– Pas encore. »

Teddy le regardait de travers. « Vous êtes qui, vous ?

– L'infirmière », a répondu Sutter. Astrid a souri, et Sutter lui a rendu son sourire accompagné d'un clin d'œil.

Teddy s'est renfrogné. Il était de plus en plus dans les vapes, à cause de la morphine, et aussi parce que sa terreur refluait. « Vous êtes sûr ? Vous avez pas trop le physique. » Sutter a ri doucement. Teddy s'est encore assombri mais a poursuivi son récit.

« J'étais là, à plat ventre, je ne pensais qu'à une chose : foutre le camp. Je me suis traîné jusqu'à la voiture, je suis monté dedans, et j'ai réussi à repartir. Je ne sentais rien à ce moment-là – ma jambe était complètement engourdie –, mais quand je suis arrivé sur la 134, j'avais le cul qui me brûlait atrocement. Je ne sais pas comment j'ai fait pour rentrer entier. »

Sutter a hoché la tête d'un air compatissant. « Avec les trous que j'ai vus dans votre Porsche… vous avez eu de la chance, vous auriez pu ne pas rentrer du tout. Mais qu'est-ce que vous fabriquiez là-bas ? »

Astrid a lancé à Teddy un regard d'avertissement, qu'il n'a pas déchiffré. « Ce que je fabriquais ? J'avais rendez-vous avec des gens… »

Autre acquiescement de Sutter marquant sa sollicitude. « Pour le boulot ?

– Normalement, je ne devais pas avoir de souci. Un simple échange. Maintenant, je ne sais pas… »

Astrid a longuement toussé. « Teddy, mon cœur, il ne faut pas que tu t'agites. Pas vrai, doc ? Qu'il ferait mieux de ne pas trop parler ? »

Je n'ai pas levé les yeux de ma suture. « Ce n'est jamais un mauvais conseil. »

Teddy a bâillé en se tournant vers Sutter. « Vous êtes pas vraiment infirmier, hein ?

– Qu'est-ce qui m'a trahi ?

– Vous…

– Teddy ! a lâché durement Astrid. Tu es défoncé aux antidouleurs. Tais-toi un peu, d'accord ? Repose-toi. »

J'ai ôté mes gants, je les ai jetés dans la poubelle, et j'ai étiré mes bras au-dessus de la tête en me levant. « Voilà, c'est bon.

– Vous avez terminé ? m'a demandé Astrid. Teddy est tiré d'affaire ?

– Il a eu de la chance. La balle n'a touché aucun organe ni aucun os. Ça ira s'il se tient tranquille et qu'il est suivi.

– Comment ça, suivi ? »

J'ai commencé à ranger mon matériel dans les sacs noirs. « Il lui faudra des antibiotiques pendant une semaine au moins. Je peux vous en laisser un peu, mais ça ne suffira pas. Et son cul aura besoin de maintenance. Dans ce type de plaie, il y a toujours des corps étrangers – des fragments de tissu ou peut-être de balle, de la terre, Dieu sait quoi. Il faut la drainer, la nettoyer et changer le pansement régulièrement, afin d'éviter tout risque d'infection.

– Vous n'êtes pas censé vous en occuper ?

– J'ai fait ce que je pouvais pour l'instant. Quant au reste, je vous dis la même chose qu'à tous ceux que je vois dans ce genre de circonstances : il doit être soigné par un professionnel de santé qualifié. »

Astrid a jeté un regard mauvais à Sutter. « C'est quoi, ce bordel ? Vous n'assurez pas ça ? »

Il a souri. « Si on est payés, ma jolie, on revient. »

Astrid a gardé le silence, mais son expression était éloquente : *Connards*.

En redescendant de la colline, j'ai demandé à Sutter s'il pensait qu'Astrid appellerait quelqu'un pour le suivi médical de Teddy. Il a ri.

« Il aura de la chance si elle ne le balance pas sur le barbecue. »

5

Je me suis réveillé avec une barre de soleil en travers des yeux, entortillé dans une couverture en coton sur le canapé de Nora Roby. Il y avait une douche qui coulait quelque part, une odeur de café en train de passer, d'oranges et de pain grillé, et de la musique émanant d'enceintes sur les étagères derrière moi. Je me rappelais vaguement avoir appelé Nora dans le pick-up de Sutter la veille pendant qu'on redescendait des collines, le bar sombre et bruyant de Silver Lake où on s'était retrouvés, les cheveux longs de Nora – d'un noir de jais, striés de gris – se détachant contre la tapisserie à motifs léopard, trop de gens branchés et trop d'ironie, Nora me ramenant chez elle en voiture. Sur les étagères, le son est devenu une chanson : de la surf music à la guitare acoustique, nasillarde, rétro, et fervente.

En me tournant, je suis tombé du canapé, mon coude a heurté la table basse et renversé l'une des bouteilles de vin vide qui s'y trouvait encore. Après avoir roulé sur le tapis persan et le carrelage, elle s'est arrêtée contre les portes-fenêtres donnant sur le jardin. Je me suis assis, grimaçant dans la lumière qui inondait la petite maison de Los Feliz.

« Merde », ai-je marmonné en me massant le coude. Ma gorge était râpeuse comme de la paille de fer.

La douche s'est arrêtée, et Nora a lancé depuis sa chambre : « Tu me parles ? » Elle avait une voix de fumeuse, ambrée et rauque.

« Ton canapé est trop petit. Et il y a trop de lumière dans ta maison. » Je me suis enveloppé dans la couverture et j'ai cherché mes vêtements entre les coussins. J'ai trouvé mon jean et la petite culotte de Nora, mais pas mon caleçon.

Elle a ri. « C'est ce que disait l'annonce : *à proximité des restaurants de Hillhurst, et trop lumineuse pour vos invités qui ont la gueule de bois.* C'est pour ça qu'elle m'a plu. »

Nora est entrée dans le salon, vêtue d'un short et d'un T-shirt noir sans manches. Ses bras et ses jambes étaient longs, fermes, et gracieux. Elle était grande – quelques centimètres de moins que moi, pieds nus –, avec un visage pâle d'une beauté frappante, bien que ne correspondant pas aux canons de la télévision. Elle avait des yeux largement ouverts, vifs, et presque noirs, un nez fort, une bouche généreuse – chaude quand elle souriait, sombre et intimidante sinon. Au repos, c'était un visage d'icône, de Madone, d'intellectuelle, mais, en mouvement, il avait quelque chose de malicieux, de rebelle. Elle m'a fait un grand sourire en passant ses doigts dans ses cheveux humides, et a paru dix ans plus jeune que ses quarante-deux ans.

J'ai remonté la couverture autour de moi. « Ta musique est trop forte, aussi.

– Je crois que c'est le merlot d'hier soir que tu entends.

– Et toi, ça va ?

– Je n'ai pas bu autant, et j'ai déjà couru sept kilomètres ce matin.

– La condescendance est un vilain défaut, ai-je déclaré en repêchant mon caleçon derrière un coussin. Les pédiatres ne sont pas tenus d'avoir une bonne relation avec leurs malades ?

– Je ne pensais pas que tu étais un enfant, mais je me suis peut-être trompée. Pour les adultes, je prescris quelques milligrammes de condescendance, plus une douche et un café. »